

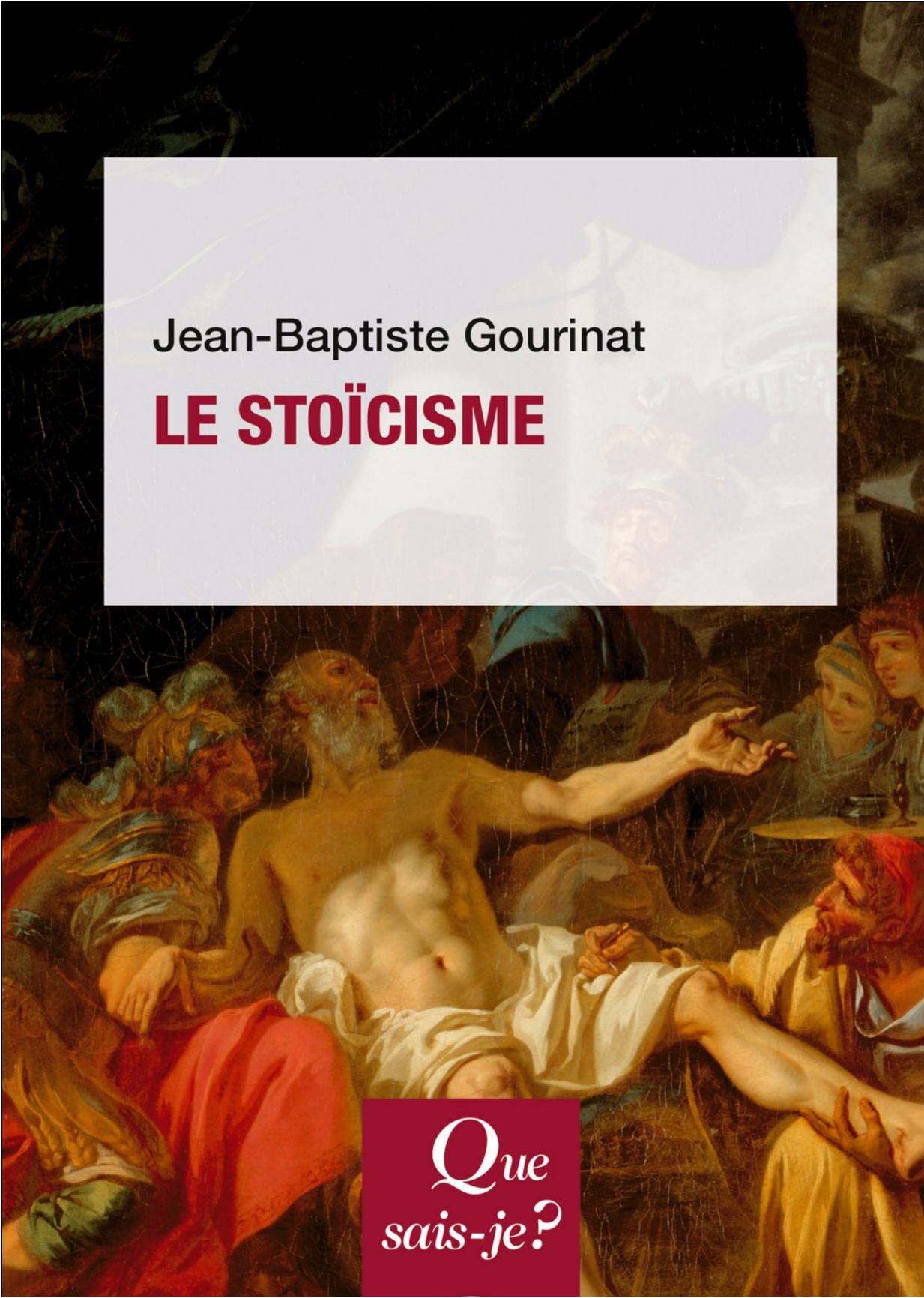


Jean-Baptiste Gourinat

LE STOÏCISME

*Que
sais-je?*





Jean-Baptiste Gourinat

LE STOÏCISME

*Que
sais-je?*

Jean-Baptiste Gourinat

LE STOÏCISME

*Sixième édition mise à jour
12^e mille*

*Que
sais-je?*

**À lire également en
*Que sais-je ?***

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Dominique Folscheid, *Les Grandes Philosophies*, n^o 47.

Louis-André Dorion, *Socrate*, n^o 899.

Gilbert Romeyer Dherbey, *Les Sophistes*, n^o 2223.

Carlos Lévy, *Les Scepticismes*, n^o 2829.

ISBN 978-2-7154-1717-5

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2007

6^e édition mise à jour : 2023, mai

© Presses Universitaires de France / Humensis, 2023

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Introduction

« Stoïcisme » est à la fois un nom commun et le nom d'une école philosophique. La plupart des dictionnaires définissent le nom commun par référence à l'École philosophique : le stoïcisme est une « fermeté dans la douleur telle que celle des stoïciens », selon le *Litttré*. Et les exemples d'un tel « stoïcisme » sont faciles à trouver chez les stoïciens de l'Antiquité. Ainsi, Épictète, soumis à la torture¹, ou bien Sénèque, condamné à mort, qui s'ouvre les veines, après avoir consolé ses amis en pleurs².

De tels récits d'insensibilité à la souffrance et à la mort ont contribué à forger l'image populaire du stoïcisme, et à la constitution du nom commun. Cette image populaire, c'est l'image même du sage qui sait rester « stoïque », c'est-à-dire serein et ferme devant la souffrance et la mort, indifférent à son propre sort, la tête froide et l'esprit tranquille quelles que soient les circonstances, indifférent à l'égard des plaisirs, des richesses et des honneurs, d'une fermeté proche de l'insensibilité, enfin et surtout fataliste. Il y a quelque chose de vrai dans cette image de la sagesse stoïcienne. Mais il y a aussi quelque chose d'exagéré et de caricatural, qui ne lui correspond pas exactement. Car le philosophe stoïcien n'est pas fataliste : il réfute l'« argument paresseux », qui est un

argument fataliste³. Et il ne veut pas non plus « être insensible comme les statues⁴ ».

L'école stoïcienne fut fondée à Athènes par Zénon de Citium, au début du III^e siècle avant notre ère. Zénon donnait ses cours sous une colonnade de l'Agora que l'on appelait le « Portique peint » (*Stoa poikilê*, en grec), à cause des peintures qui l'ornaient. Ses premiers disciples étaient appelés les « zénoniens », mais l'habitude fut très vite prise de les désigner par le nom du lieu où ils se réunissaient, et c'est pourquoi l'école fut appelée la *Stoa* ou « Portique », et ses adeptes « ceux du Portique », *oi stoikoi*. En français, on a d'abord parlé des « stoïques », puis, à partir du XVII^e siècle, des « stoïciens », pour distinguer un adepte de la philosophie stoïcienne de quelqu'un qui est « insensible à tout ». L'école se perpétua sous forme institutionnelle jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., puis se répandit dans l'Empire romain, avant de disparaître vers le milieu du III^e siècle apr. J.-C.

Pour la plus grande part, le stoïcisme est une philosophie disparue : les textes des fondateurs de l'école ont disparu avant même la fin de l'Antiquité, et ne sont parvenus jusqu'à nous que des œuvres des derniers siècles de l'histoire du stoïcisme antique. Les œuvres conservées les plus anciennes datent du I^{er} siècle de notre ère et ne concernent que cinq auteurs en tout : Sénèque, Cornutus, Épictète, Marc Aurèle et Cléomède, plus les œuvres partiellement conservées d'Arius Didyme et de Musonius Rufus. Pour les auteurs antérieurs, nous n'avons à notre disposition que les témoignages d'auteurs postérieurs. Certains sont ce qu'on appelle des « doxographes », c'est-à-dire des compilateurs qui rédigent des recueils d'opinions, classées par thèmes et par écoles ; ainsi les *Opinions des philosophes* du Pseudo-Plutarque (aussi appelé Aëtius)

ou Stobée. D'autres sont des historiens de la philosophie, comme Diogène Laërce (D.L.) qui raconte l'histoire des différentes écoles de philosophie en résumant leurs doctrines. D'autres enfin sont des philosophes, qui appartiennent soit à l'école stoïcienne, soit à d'autres écoles philosophiques (Cicéron, Philodème Plutarque, Galien, Alexandre d'Aphrodise, Sextus Empiricus, Plotin), ou sont des apologistes chrétiens (Origène, Eusèbe). Si les deux premiers types d'auteurs peuvent faire preuve d'une certaine objectivité, les autres sont souvent polémiques et, pour les besoins de la polémique, peuvent déformer la pensée des stoïciens qu'ils attaquent ou réfutent.

C'est en disparaissant comme mouvement philosophique actif que le stoïcisme a dépassé sa contingence historique et est devenu partie intégrante de la culture commune. En outre, il a connu de multiples résurgences, notamment à la Renaissance. Dès cette époque, sa résurgence est inséparable d'une lecture des textes et d'une tentative de reconstitution de la doctrine des fondateurs. L'émergence d'un concept non doctrinal du stoïcisme a donc accompagné la redécouverte par les érudits du stoïcisme historique.

Historiquement comme conceptuellement, il n'y a donc pas un stoïcisme, mais plusieurs : il y a le stoïcisme ordinaire, comme une forme de patience, d'endurance et d'insensibilité, ou comme attitude existentielle, il y a le stoïcisme comme école philosophique de l'Antiquité, avec une histoire institutionnelle et il y a les avatars philosophiques de la doctrine, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Mais qu'il y ait divers stoïcismes ne signifie pas qu'il n'y a pas une essence commune à tous ces stoïcismes.

Le « stoïcisme » au sens populaire du terme a lui-même une certaine légitimité, car, dès l'Antiquité, le stoïcisme n'est pas un système purement théorique. Comme le dit Épictète, « si quelqu'un

me dit : "Explique-moi comment lire Chrysippe", je rougis si je ne peux pas montrer des actes semblables aux propos de Chrysippe et en harmonie avec eux » (*Manuel*, 49).

À bien des égards, le stoïcisme comme attitude existentielle fait donc partie du stoïcisme comme doctrine philosophique dès l'Antiquité. Aussi la compréhension de la nature profonde du stoïcisme en tant qu'attitude existentielle est-elle inséparable de la compréhension du stoïcisme en tant que mouvement philosophique de l'Antiquité.

CHAPITRE PREMIER

Le stoïcisme hellénistique

I. – Histoire et évolution de l'école

1. **Zénon (334/333-262/261) et la fondation de l'école.** –

Zénon est né à Citium (Larnaka), sur l'île de Chypre, vers 334 avant notre ère. Il a donc vécu au début de ce qu'on appelle l'époque « hellénistique », qui commence en 323, à la mort d'Alexandre, et s'achève en 31, avec la bataille d'Actium. L'histoire de l'école stoïcienne à Athènes correspond assez étroitement à cette période, puisqu'elle s'achève probablement au moment de la prise d'Athènes par les troupes romaines de Sylla, en 86.

Zénon était le fils d'un riche marchand, Mnaséas. Selon la légende (D.L., VII, 2-3), vers 312 av. J.-C., en accompagnant une cargaison, il fit naufrage près du port du Pirée. Il se rendit à Athènes et entra par hasard chez un libraire, qui avait commencé à faire une lecture des *Mémoires* de Xénophon. Il voulut aussitôt rencontrer des philosophes, et le libraire lui indiqua le cynique Cratès, qui passait par là, et dont il devint le disciple. L'anecdote est sans doute trop belle pour être vraie : elle permet de rattacher la formation cynique de Zénon à la tradition socratique. En tout état de cause, la

tradition lui attribue quatre ou cinq maîtres : outre Cratès, les académiciens Xénocrate et Polémon¹, le mégarique Stilpon et le dialecticien Diodore². Il est improbable qu'il ait été l'élève de Xénocrate, mort vers 314, mais il a certainement été le disciple des quatre autres. De fait, on retrouve chez lui la triple influence des cyniques, de l'Académie et de la dialectique mégarique, qui se placent d'une manière ou d'une autre dans l'héritage socratique.

À cette triple influence, il faut ajouter celle d'Héraclite, à qui Zénon emprunte notamment l'importance du feu comme élément par excellence ; celle des pythagoriciens, auxquels il avait consacré un ouvrage (il semble leur emprunter la doctrine cosmologique de l'éternel retour) ; celle d'Aristote, enfin, tant dans le domaine éthique que dans le domaine physique³. Et, à côté de l'influence de ses maîtres ou de ses prédécesseurs, on voit clairement que Zénon fut engagé dans une émulation ou des polémiques avec ses contemporains, tels l'académicien Arcésilas et le dialecticien Philon, qui avaient été ses condisciples, mais probablement aussi avec Théophraste, Épicure et le mégarique Alexinos⁴.

L'un de ses ouvrages les plus célèbres, *La République*, est réputé avoir été un ouvrage de jeunesse « écrit sur la queue du chien » (D.L., VII, 4) c'est-à-dire lorsqu'il était encore sous l'influence de Cratès⁵. Il n'est pas impossible que le caractère d'œuvre de jeunesse de *La République* ait été forgé après coup par des auteurs qui voulaient dédouaner Zénon des aspects scandaleux du livre, réels ou allégués (liberté sexuelle, critique de la religion, anthropophagie, etc.), mais il n'en reste pas moins que l'influence du cynisme sur *La République* est réelle. Parallèlement, c'est dans la lignée cynique et mégarique que Zénon contesta l'existence des entités incorporelles du platonisme, en soutenant que l'âme est un

corps et que les « idées » platoniciennes ne sont que des objets de pensée⁶.

Il est souvent difficile de faire le départ entre ce qui est dû à Zénon et ce qui est dû à ses successeurs, mais le fait est que la plupart des dogmes fondamentaux de l'école lui sont attribuables.

Il divisa la philosophie en trois parties : physique, éthique et logique, apparemment en empruntant cette division à l'Académie⁷. Cicéron, dans ses *Seconds académiques*, I, 35-42, résume ce que sont selon lui les principales innovations philosophiques de Zénon : en éthique, soutenir que le seul bien est la vertu, le seul mal le vice, mais qu'il y a parmi les indifférents des préférables, comme la santé ; faire de l'acquisition de la vertu une question purement rationnelle ; inventer le concept de « devoir » et distinguer en son sein la catégorie du devoir parfait ; rejeter toutes les passions et les considérer comme des jugements erronés ; en physique, faire du feu l'élément primordial et dénier toute efficacité causale aux réalités incorporelles ; en logique, définir la représentation comme une impression venue des objets extérieurs et faire de la représentation « compréhensive » un critère.

Ce résumé rapide ne rend sans doute que partiellement compte de l'originalité de Zénon, mais, pour toute l'histoire ultérieure du stoïcisme, Zénon restera l'autorité fondatrice, même si ses successeurs étaient souvent en désaccord sur la manière de l'interpréter.

2. L'école stoïcienne, de Cléanthe à Panétius. – L'école se perpétua sous forme institutionnelle à la mort de Zénon. Il eut six successeurs : Cléanthe (331-230), Chrysippe (280-204), Zénon de Tarse, Diogène de Séleucie (230-150/140), Antipater de Tarse (210-129) et Panétius de Rhodes (185-110). On perd la trace de l'école à

Athènes après Panétius tandis que, à la même époque, Posidonius ouvre une école stoïcienne à Rhodes⁸.

Né à Assos, en Asie Mineure, Cléanthe, ancien pugiliste, arriva probablement tard à Athènes, et fut le disciple de Zénon pendant dix-neuf ans (D.L., VII, 176), avant de lui succéder. Zénon avait eu de nombreux disciples, dont les plus célèbres en dehors de Cléanthe sont sans doute Ariston, mais aussi Persaios de Citium, son disciple favori. Au moment de la mort de Zénon, Persaios se trouvait à la cour de Macédoine, et la plupart des autres disciples avaient adopté des positions plus ou moins dissidentes. C'est pourquoi Zénon choisit Cléanthe, réputé pour être un peu lent d'esprit, mais farouche gardien de l'orthodoxie (D.L., VII, 37). Il aurait été à la tête des stoïciens pendant trente-deux ans encore, avant de mourir centenaire.

L'importance de Cléanthe tient d'abord au développement qu'il a donné à la physique de Zénon, à laquelle il consacra un ouvrage (D.L., VII, 174). Il insista sur les aspects héraclitéens de sa physique, notamment la théorie de l'âme comme « exhalaison⁹ ». Il fut, semble-t-il, le premier à développer une théorie du *tonos*, selon laquelle la substance de l'univers subit une tension incessante¹⁰ produite par le feu. Il appliqua cette théorie même en éthique, faisant de la vertu une « force » résultant de ce choc causé par le feu¹¹. Comme son contemporain Aratos, qui écrivit un poème cosmologique s'inspirant du système céleste d'Eudoxe de Cnide, les *Phénomènes*¹², Cléanthe défendit le système géocentrique dans son *Contre Aristarque*, dirigé contre ce péripatéticien auteur d'une hypothèse héliocentrique. Comme Aratos, il écrivit une partie de son œuvre en vers, notamment l'*Hymne à Zeus*, conservé jusqu'à nous. Cléanthe semble avoir aussi joué un rôle en logique, puisqu'il inventa

le terme d'« exprimable¹³ » et réinterpréta la définition de la représentation.

L'hétérodoxie la plus radicale vint d'Ariston de Chio¹⁴, qui rejetait la division de la philosophie en logique, physique, éthique pour ne garder que l'éthique, en comparant la logique à des toiles d'araignées inutiles, et en disant, à la manière de Socrate, que la physique nous dépassait. En éthique même, il soutint plusieurs points hétérodoxes : l'absence de préférables parmi les indifférents, l'existence d'une seule et unique vertu¹⁵. De son vivant, son enseignement semble avoir eu plus de succès que celui de Cléanthe (D.L., VII, 182).

Celui qui a joué le rôle le plus important dans l'histoire du stoïcisme après Zénon est le successeur de Cléanthe, Chrysippe. Il reconstruisit et développa le système grâce à des talents exceptionnels de logicien : on disait que, « s'il n'y avait pas de Chrysippe, il n'y aurait pas de Portique » (D.L., VII, 183). Né à Soles, une colonie grecque d'Anatolie, il a peut-être été l'élève de l'académicien Arcésilas, et celui de Zénon lui-même, mais la seule chose certaine est qu'il fut celui de Cléanthe. Ils étaient souvent en désaccord (D.L., VII, 180). On disait qu'il écrivait 500 lignes par jour et, de fait, il laissa une œuvre considérable, de plus de 700 volumes, dont près de la moitié consacrée à la logique. Son œuvre représente le stoïcisme sous sa forme classique.

Des quatre successeurs de Chrysippe, le plus important fut certainement Panétius. Le successeur immédiat de Chrysippe, Zénon de Tarse, apparaît négligeable, à tel point que l'on ne sait presque rien sur lui. Mais les successeurs de ce dernier, Diogène de Séleucie (230-150/140) et Antipater de Tarse (210-129), furent importants. C'est Diogène qui introduisit le stoïcisme à Rome, à l'occasion d'une ambassade envoyée à Rome par Athènes en 155 et

composée des chefs des trois principales écoles philosophiques, Carnéade pour l'Académie, Critolaos pour le Lycée et lui-même. On lui doit une œuvre importante en logique : son *Manuel sur le son vocal* faisait référence (D.L., VII, 55). Selon Cicéron (*Ac. Pr.*, II, 98), c'est même lui qui aurait appris la dialectique à l'académicien Carnéade. En physique, son rôle est également important : comme son maître Zénon de Tarse, il mit en doute la palingénésie. Outre son successeur Antipater et Panétius, il eut trois disciples d'une certaine notoriété, Apollodore de Séleucie, partisan du cynisme comme « la voie courte vers la vertu » (D.L., VII, 121), Archédème de Tarse et Boéthos de Sidon. Antipater de Tarse est également connu pour des innovations en logique (la définition, l'invention d'un syllogisme à une seule prémisse, une méthode simplifiée d'analyse). Cicéron (*Des devoirs*, III, 50-57 et 91-92) nous a conservé d'importantes divergences de vues entre Diogène et Antipater à propos de conflits de devoir entre l'intérêt et le bien. Diogène, Antipater et Archédème proposèrent également de nouvelles définitions de la fin¹⁶.

II. – Le système stoïcien sous sa forme classique : Chrysippe

1. La philosophie comme ascèse et comme système. – Les stoïciens ont repris la distinction entre philosophie et sagesse, traditionnellement attribuée à l'inventeur du terme « philosophie », Pythagore. Étymologiquement, « philosophie » signifie, en effet, « amour de la sagesse ». Selon les stoïciens, « la sagesse est la science des choses divines et humaines », tandis que la philosophie

« consiste dans l'exercice d'un art qui y est approprié¹⁷ », l'« exercice de la vertu », ou la « recherche de la droite raison¹⁸ ». Ces deux définitions sont équivalentes, car la raison est constituée par l'assemblage de notions imprimées dans l'âme¹⁹, et la perfection de cet assemblage constitue la vertu. La science est aussi un ensemble inébranlable de connaissances.

La philosophie est donc l'exercice qui permet de parvenir à la science ou à la droite raison. Sénèque a traduit les termes grecs *askêsis* et *epitêdeusis* par *studium*. Tous désignent la même chose – à savoir, non pas une étude théorique, mais l'application à s'exercer à faire quelque chose²⁰. En fait, Chrysippe et les stoïciens distinguent trois choses : le discours philosophique, la philosophie comme « exercice » et la sagesse (la vertu, la science) en tant que résultat de l'exercice. La philosophie est une pratique ou un exercice indissociables du discours philosophique. Selon le témoignage de Sénèque (*Lettre*, 89, 8), les stoïciens ont discuté entre eux de la question de savoir si ce *studium* ne faisait que précéder la sagesse et la vertu, ou s'il continuait une fois la vertu et la sagesse acquises. Chrysippe semble avoir plutôt opté pour la seconde solution. La distinction initiale entre philosophie et sagesse se trouve ainsi modifiée : la philosophie n'est plus seulement ce qui prépare l'obtention de la sagesse, mais l'exercice même de la sagesse, une fois la vertu acquise.

C'est dans cette perspective que les stoïciens divisent en trois la vertu, mais aussi le discours philosophique ou la philosophie elle-même : « Les vertus les plus génériques sont trois, physique, éthique, logique, et c'est pourquoi la philosophie, elle aussi, a trois parties : physique, éthique et logique : la physique quand nos recherches concernent le monde et ce qu'il contient, l'éthique quand nous nous consacrons à la vie humaine et la logique qui porte sur la

raison – on l'appelle aussi la dialectique²¹. » Dans ce résumé, la philosophie apparaît plus comme une recherche théorique que comme une pratique, mais, selon D.L., VII, 39-41, cette division était aux yeux de Chrysippe celle du discours philosophique et non celle de la philosophie elle-même.

De fait, l'enseignement et l'apprentissage de la philosophie procèdent en distinguant les parties, tout en les mêlant, comme l'illustrent ces comparaisons : la philosophie est comparée à un œuf dont la coquille est la logique, le blanc la morale et le jaune la physique, ou bien à un champ dont les arbres sont la physique, les fruits la morale, la clôture qui les protège, la logique, ou encore à un animal dont la logique sont les os et les tendons, la physique la chair et le sang et la morale l'âme²².

C'est en ce sens que l'on peut parler de « système », un terme que les stoïciens appliquent à l'art comme « système de compréhensions exercées ensemble en vue de quelque fin utile dans la vie²³ ». Or, la vertu est un art de la vie²⁴ : en tant qu'art, la vertu est donc un ensemble de connaissances *exercées ensemble*, et l'art et la vertu ont à la fois une dimension cognitive, puisqu'ils consistent en un ensemble de connaissances (des « théorèmes »), une dimension d'exercice et un caractère systématique.

2. La logique

(A) *Dialectique et rhétorique.* – Tous les stoïciens divisent la logique en deux ou quatre parties (D.L., VII, 41). Les deux parties principales, reconnues par tous les stoïciens, sont la rhétorique et la dialectique, auxquelles s'ajoutent chez certains stoïciens une espèce consacrée aux critères et une espèce consacrée aux définitions. En pratique, ces deux parties supplémentaires existent chez tous les

stoïciens, mais elles sont souvent intégrées dans la dialectique et, dans ce cas, ne constituent pas une partie indépendante.

-
1. Voir [ici](#) et [là](#).
 2. Tacite, *Annales*, XV, 63-64.
 3. Voir [ici](#) et [là](#).
 4. Épictète, *Entretiens*, III, 2, 4 (voir [ici](#) et [là](#)).